

## GRAND-PA

Depuis toujours ils vivaient ensemble. Grand-Pa et MamiBelle ne se rappelaient pas avoir existé l'un sans l'autre. Nés dans la même petite ville, dès lors que leurs regards s'étaient croisés rien ne les avait séparés, ni le temps, ni l'éloignement ; leurs cœurs battaient à l'unisson, simplement.

Pourtant aucune diseuse de bonne aventure n'aurait pu deviner qu'une telle union se réaliserait sous les cieux incléments de cette bourgade. Charles Esnaud, fils d'un menuisier et d'une femme de ménage, habitant avec ses parents et son frère dans les quartiers humbles de l'extrémité nord de la ville, ne pouvait selon toute logique rencontrer ni même croiser la fille du notaire, la belle et blonde Isabelle Ménard, qui logeait avec sa famille dans le cœur historique de la cité. Le père de la demoiselle, notable à l'allure hautaine et froide, héritier bienvenu et unique de son père, lui-même notaire et fils de notaire, avait pour prénom Antoine et pour épouse une fort jolie femme que beaucoup lui enviaient. Mais les dieux sont parfois facétieux, et déjouent avec malice les plans les mieux établis des humains qui peuplent notre Terre....

Charles, beau grand garçon à la mèche rebelle et aux yeux emplis de lumière, faisait la fierté de sa mère. Habituellement doux et docile, il savait aussi jouer avec toute la frénésie de son jeune âge, et n'allait à l'école que parce qu'elle était obligatoire. Pourtant, curieux de tout, il apprenait sans effort, et son maître était confiant : ce gamin-là décrocherait haut la main son certificat d'études. Charles, planté sur ses hautes jambes, accueillait volontiers l'optimisme de son instituteur, mais préférait laisser dériver ses rêves au milieu des forêts, dont il habillait les fûts de mille façons et embellissements, selon les débridements de son imagination. Charles voulait être ébéniste, et faire le tour de France pour connaître le bois et tous ses secrets, et le traiter avec tout le respect et l'amour qu'il avait déjà pour lui. Louis, son père, ne pouvait qu'encourager cette vocation, tandis que la mère se désolait à l'avance de savoir son aîné sur les routes, en proie à toutes sortes de dangers qu'elle imaginait innombrables et monstrueux. Mais Charles n'était heureux que lorsque ses doigts

caressaient la matière rugueuse d'un bois, qui allait donner naissance à un meuble, un objet, une œuvre faite de mains d'homme, née de son travail et de son habileté.

L'école était pour lui l'occasion de découvrir un monde qu'il comptait parcourir à grandes enjambées, et ses lectures et études lui mettaient des fourmis dans les pieds. Pourtant il appréciait ses compagnons d'apprentissage, et avait parmi eux un ami qu'il aimait comme un frère. Augustin Taillefer, gros garçon engoncé dans sa blouse, riait de tout et se moquait du certificat d'études, car il disait que pour prendre la succession de son père à la quincaillerie il n'avait pas besoin de connaître l'histoire de France ni d'écrire comme un secrétaire de mairie. Doté d'un sens de l'humour bienveillant il avait trouvé pour Charles un surnom que tous avaient adopté sans retard ; « Mon ami », lui avait-il dit un jour, « avec les jambes que tu as il te faut deux foulées pour traverser la cour de récréation. Je te baptise donc : Grands-Pas ». Charles, souriant, avait bousculé son compagnon d'une bourrade amicale, avant de le défier à une partie de billes. Et là, Augustin qui avait pour devise : « pas le premier, pas le dernier, tout le reste m'est égal », Augustin ne laissait aucune compétition se finir sans avoir remporté la majorité des mises. Et, les poches pleines de billes qui cherchaient à s'échapper, il allait s'asseoir en classe avec un sourire de gros chat repu.

Loquace, Augustin ne cachait pas grand-chose de ses états d'âme, et lançait tout de go ce qui lui passait par la tête. Cette nature féconde lui valut pendant un temps des revers désagréables. Le jour où il annonça d'une voix forte, dans la cour de récréation, qu'il avait déjà de la moustache (quelques poils épars aux coins de sa lèvre supérieure), le silence initial qui accueillit ses paroles fut brisé brutalement par une phrase très inspirée d'un de ses collègues de classe : « Augustin-Tin-Tin, face de rat et cul de chien ! ». Phrase qui devint un refrain qu'Augustin finit par étouffer à force de distribuer des gifles et des coups de pieds aux maladroits qui se faisaient prendre. Charles, ému par sa mésaventure, admira d'autant plus son ami pour sa combativité et sa résistance, qui n'avaient pourtant aucune résonance avec la devise de son rond compagnon, devise remise à cette occasion tout au fond de sa mémoire. Tant il est vrai que les plus fervents adeptes des plus beaux préceptes sont rarement ceux qui les énoncent.

La famille de Charles avait adopté sans hésiter ce gai personnage, séduit par sa faconde, et confiante dans le jugement de leur grand garçon. Mais Louis, un soir

après le départ d'Augustin, en posant sur l'épaule de son fils sa main puissante, lui dit : « fils, garde-toi des paroles qui lissent un peu trop la vie et ses difficultés. Si tu n'es pas le premier dans ce que tu fais, ne prends rien à la légère. Il faut de l'application et de la constance pour travailler le bois, et tous les jours de ta vie c'est le bois qui t'apprendra comment il veut être taillé, ciselé. Ce sera toujours lui, ton maître. Ne l'oublie pas ». Et Grands-Pas ne l'oublia jamais.

Sous le toit d'Antoine Ménard l'atmosphère était un peu différente. Antoine et sa jolie épouse, Marianne, formaient un couple charmant. Lui, de taille élancée, marchait les épaules bien ouvertes, le menton haut levé, la jambe souple. Sa moustache, si bien taillée qu'elle en paraissait peinte sur son visage, donnait à celui-ci un air de gravité et de virilité affirmée, et tempérant ainsi des traits restés très juvéniles. Marianne, belle liane blonde, avait sur les lèvres un sourire mélancolique et doux, que les aléas de la vie ne parvenaient jamais à effacer. Dans l'intimité tous deux ne se parlaient qu'en phrases courtes, ne se touchaient jamais la main, et semblaient séparés par un écran transparent. S'ils partageaient encore la même couche plus aucun élan ne les poussait dans les bras l'un de l'autre, depuis la naissance d'Isabelle. Un imperceptible mouvement d'éloignement s'était installé, et renforcé au fil du temps, jamais mis en mots, mais consenti tacitement par les époux. Le notaire s'enfermait dans son bureau, et Madame vaquait à ses bonnes œuvres, laissant à la domestique le soin de s'occuper de sa fille. Bien sûr, dans les réceptions de la bonne société, rien ne transparaissait de cette froideur conjugale, et tout le monde félicitait Monsieur sur sa belle allure, et Madame sur l'élégance de sa mise. Isabelle composait comme elle pouvait avec cette situation : sa poupée Josie ne la contrariait jamais, et elle avait grâce à elle de longs monologues très intéressants. Sa mère, en décrétant que ses petites copines ne pouvaient pas lui rendre visite, parce que « trop bruyantes et un peu sales, quand même », avait ainsi contribué à l'isolement de sa fille. François-Xavier, le premier né du couple, était parti depuis peu étudier en ville pour se préparer à enfiler à son tour l'austère habit de notaire. Isabelle connaissait peu ce grand frère, qui ne s'intéressait d'ailleurs que très peu à elle. Mais cela ne l'affectait pas. Elle voulait juste ne pas grandir. Chaque soir dans ses prières avant de s'endormir, elle répétait au Bon Dieu qu'elle voulait rester une petite fille, auprès de ses parents, dans sa chambre aux rideaux fleuris, où elle jouait à la dinette avec Josie, à qui elle servait de copieuses rations de rien du tout dans sa petite assiette en porcelaine. « Mange, Josie, si tu veux grandir. La soupe, c'est bon. Si tu ne

manges pas tu resteras toute petite ! ». Voilà pourquoi Isabelle ne mangeait jamais de soupe. Et à force de dire à ses parents que « ça » lui faisait mal au ventre, ils n'avaient plus insisté. Mais Isabelle grandissait quand même... Et parce que sa solitude lui pesait tout de même un peu, elle voulait avoir quand elle serait grande une dizaine d'enfants qui pourraient jouer et rire ensemble, dans une grande maison pleine de soleil. Mais ça, ce serait dans beaucoup beaucoup d'années, quand elle serait aussi vieille que sa mère... Pour l'heure, elle se contentait d'étudier dans une école privée où on lui apprenait de jolies choses, et aussi à se comporter comme une demoiselle. Aussi blonde que sa mère, elle avait en ses douze ans une grâce naturelle et un esprit pétillant qui laissaient augurer l'émergence d'une belle personne, si l'ambiance familiale, faite de renoncements déguisés et dénuée de démonstrations affectives, ne brisait les ailes de ce bel oiseau. Son petit cœur à elle vibrail de tant d'émotions qu'elle était persuadée d'échapper à l'esprit morose qui planait sur sa famille. Sa jeunesse se nourrissait de lectures qui la faisaient rêver, et elle savait que, devenue femme, elle serait la plus passionnée des épouses, la plus affectueuse des mères, et qu'elle serait toujours assez forte pour tenir loin d'elle et de son foyer ces ombres grises qui éteignaient lentement ses parents. Cela l'attristait de voir ses parents devenir peu à peu des étrangers l'un pour l'autre...

Cependant, Isabelle, malgré toute la vivacité de son intelligence, ne pouvait imaginer ce que cachait le masque d'indifférence de son père. Car ce bel homme portait en lui un secret que nul n'avait encore percé. Quand, dans la grande demeure aux lourdes tentures sombres tout se taisait, quand la domestique était occupée à une longue tâche, Antoine se glissait dans la chambre conjugale et se parait des robes de sa femme. Depuis son enfance, et la fréquentation d'une grande cousine assez délurée qui l'avait forcé un jour à s'habiller en fille, Antoine vivait ce trouble intime avec une coupable jouissance. Fier de la finesse de sa taille, il prenait des poses et minaudait devant la psyché, l'oreille aux aguets tout de même et le jarret tendu dans la perspective d'une fuite rapide en direction de son bureau. Mais il s'aimait ainsi, tout en se résignant à ce rôle d'homme et de notable, qu'il n'avait pas choisi. Ses pensées s'évadaient toujours, même lors de l'établissement d'actes graves en lien avec sa charge, vers l'essayage à venir de telle ou telle robe, et il avait alors un sourire vague, que ses clients avaient la candeur de prendre pour l'expression de sa sympathie à leur égard. Ainsi survivait Antoine, entre plaisirs privés et postures étudiées d'homme bien né.

Pour Marianne il en allait tout autrement. Obligée de s'accommoder du manque d'intérêt de son mari pour sa belle personne, elle se réfugiait dans des lectures où l'amour romantique fleurissait chaque page, et trouvait là le terrain d'expression de sa grande sensibilité qu'elle prenait tant de soins à cacher dans ses occupations journalières. Pourtant, même si elle aimait la compagnie de sa fille, elle s'en lassait vite, et préférait revenir vers les pauvres et les nécessiteux de la paroisse, qui ne lui posaient pas de questions et se contentaient de lui être éperdument reconnaissants pour ses bonnes œuvres. Mais leur fréquentation suscitait en elle un léger dégoût qu'elle s'empressait de soulager en se lavant et relavant les mains dès son retour dans la demeure familiale. Souci d'hygiène qu'elle appliquait avec fièvre à sa fille. Mais souci d'hygiène qu'elle ne pouvait appliquer aux désordres de son âme...

C'est dans ce contexte improbable que prit racine une belle aventure humaine...

Charles, depuis l'obtention de son certificat d'études quelques années plus tôt, travaillait avec son père dans l'atelier attendant à leur lieu de vie. Plein d'entrain dans la plénitude de ses quinze ans, persuadé d'être à la place qu'il devait occuper en ce monde, Charles, Grands-Pas, était heureux. La mèche brune barrait toujours son regard, les épaules s'étaient évasées, et désormais il dominait son père d'une bonne vingtaine de centimètres. Il attendait juste de parfaire son apprentissage en parcourant la France. Sa mère, la bonne et industrielle Félicie, rêvait toutes les nuits du départ de son garçon, et en perdait le sommeil. Même si Armand, le cadet, ne montrait aucune disposition à suivre l'exemple de son frère, Félicie ne pouvait empêcher son cœur de se serrer : elle voulait ses deux fils à portée de bras, de mains, de cœur ... De son côté le fidèle Augustin, qui bien sûr n'avait pas obtenu son certificat d'études, exerçait dans la boutique de son père son pouvoir de résistance, et retrouvait toute sa joviale insouciance dès qu'il rejoignait ses copains. Là, plus rien ne lui était égal...

Un matin de mai, dans l'atelier de Louis, une révolution cosmique se produisit. Grands-Pas, penché sur une planche qu'il rabotait avec énergie, entendit la clochette de la porte d'entrée tintinnabuler. Son père, prévenant et affable, accueillait un grand monsieur accompagné d'une jeune femme. Levant un peu les yeux de son ouvrage, Charles aperçut, d'un œil, une forme humaine (mais l'était-elle ?!) délicieusement

avenante et lumineuse : il eut l'impression que le soleil venait d'entrer dans l'atelier de son père ! Isabelle, les mains repliées sur un réticule, se figea quand son regard se posa sur le visage tendu du garçon, dont elle ne voyait qu'un œil écarquillé et fixe. Et quelque chose dans son cœur s'immobilisa, puis s'affola, et la jeune fille sentit ses jambes se dérober. Bien vite on la fit asseoir, mais ses yeux ne quittaient plus la tache blanche au fond de l'atelier, tache où un œil brillait, comme une lune perdue dans un lac de nuages...Point de poudre de fée en ce lieu, mais seulement la révélation d'une évidence, qui bouleversait en silence deux cœurs qui cognaient à tout rompre. Quand Antoine, sa commande faite, rapatria sa fille dans leur demeure, le monde avait changé de couleur et l'air de texture. Et là, dans la cour nue qui menait aux escaliers de la maison familiale, Isabelle décida qu'elle allait grandir. Et vite. De fait, Josie se retrouva jetée au fond d'un placard pour n'en plus sortir, et dans les carnets de la belle de petits nuages ronds ornaient le haut de chaque page, avec un point d'interrogation au milieu. Elle ne connaissait pas le prénom du garçon.

A partir de ce jour Isabelle devint plus ravissante encore ; elle semblait absorber la lumière et, par un curieux effet de vampirisme, plus elle embellissait, plus sa mère devenait terne, presque effacée. Comme rongée d'ennui, et indifférente à ce qui n'était pas son monde intérieur, peuplé de bellâtres conquérants à la voix suave.

Les deux jeunes gens surent déjouer tous les obstacles qui auraient pu les empêcher de se connaître, multiplièrent avec aisance les occasions de se rencontrer, et échangèrent très vite des promesses définitives. Quand Charles, à son dix-huitième anniversaire, annonça à sa douce qu'il allait partir pour son tour de France : « je t'attendrai », lui dit-elle, les yeux brillants. Augustin servirait de boîte aux lettres, Charles s'en portait garant, et c'est le cœur plus léger qu'il put partir, malgré les larmes brûlantes de sa mère.

Il noua à son poignet le ruban bleu de sa belle, et ne le quitta pas pendant les trois années de son absence. Isabelle touchait du doigt dans son carnet la violette séchée cueillie pour elle par son aimé, et l'avait entourée de petits nuages en forme de cœur, centrés par un « C » magistral.

Charles, déjà bien instruit par son père, devint très jeune un compagnon reconnu. Il revint au pays avec un anneau d'or à l'oreille, et un surnom : Savoyard Cœur de

Soie, à cause du ruban bleu et de son amour pour une belle à la chevelure de lumière. Les années passées l'avaient rendu plus fort, toujours monté sur une grande paire de jambes, si bien que sa mère eut un moment de retenue avant de se jeter dans ses bras : il serait toujours son Charles, avant d'être un savoyard au cœur comme ci et comme ça ! Le quartier lui fit fête, les yeux de Louis brillaient de fierté, Augustin courait de tous côtés comme un petit garçon en criant « C'est mon ami ! » ; ne manquait qu'une présence pour que la joie de Charles soit complète... C'est au jour à peine éclos qu'Isabelle put rejoindre son aimé, dans un coin caché de la cour parentale. Charles était si ému par la beauté radieuse d'Isabelle que ses mains en tremblaient. Isabelle comme au premier jour crut s'évanouir ; le regard de brume de son aimé était plus doux encore que dans ses souvenirs...

Une série de crises accueillit la demande en mariage de Grands-Pas, pourtant faite dans les règles. Maître Ménard, soustrait par l'urgence de la situation à sa placidité coutumière, ne décolérait pas. Sa fille était promise depuis plusieurs années au fils d'un confrère d'une ville voisine. Mais Isabelle avait manœuvré dans le même temps avec finesse, trouvant toujours un prétexte pour repousser la date des fiançailles. D'autant que celui à qui on la destinait était fort laid, petit, et triste. L'idée de marier sa fille à un artisan heurtait violemment le notaire.... Quel scandale ! Mme Ménard, que plus personne ne consultait, avait fini par vivre dans un ailleurs qui n'appartenait qu'à elle. Plus de bonnes œuvres, plus de réceptions. De son visage inexpressif, resté beau, n'émanait plus que l'absence. On parlait de dépression, de langueur. Aucun traitement, aucune cure, ne vinrent alléger cet état. Isabelle, que cette situation peinait beaucoup, devinait que sa mère, pour se protéger d'une souffrance insupportable, avait revêtu son cœur d'indifférence, comme on enveloppait autrefois d'un suaire ceux qui nous quittent.

En désespoir de cause, voyant que ses menaces mêmes restaient sans effet, Maître Ménard, pour empêcher cette union qu'il jugeait parfaitement indécente, convoqua Grands-Pas dans son étude, avec pour objectif de lui en imposer et de le déstabiliser pour le faire renoncer à la folie de son projet. L'homme de haute taille qu'il découvrit face à lui, dans son habit de velours noir, et qui le regardait aimablement de son œil clair, lui fit si forte impression qu'il laissa tomber toute résistance. Le beau discours longtemps préparé s'étrangla dans sa gorge. « Bien bien... » finit-il par articuler, « ma seule exigence sera que vous veniez habiter, après le mariage, dans le pavillon

attendant à ma maison ». Ayant ainsi quelque peu repris les rênes de la situation, il regarda partir le jeune homme, qui n'avait prononcé que des paroles de courtoisie. Ce fut jour de liesse chez les Esnaud, et tous les préparatifs du mariage se firent dans une ambiance quasi euphorique. Charles et Isabelle étaient les êtres les plus heureux du monde...

Et ils le restèrent, pendant les cinquante ans qui suivirent. ...Des enfants, bien venus et bien portants, Isabelle en eut six. Et elle eut effectivement toujours la force de protéger son foyer des ombres insidieuses qui avaient étouffé ses parents. Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit-on. Mais les cahiers d'Isabelle étaient remplis de mille anecdotes et récits d'éclats de vie, d'aventures à taille d'enfants, de conquêtes inimaginables en pays vierges. Femme passionnée, mère comblée, elle aidait son Grands-Pas de mari au magasin, toujours pleine d'énergie, semant de la lumière à chacun de ses pas, avec une odeur d'éternel printemps dans sa crinière d'or qui enivrait son mari.

Puis les années commencèrent à peser sur ses belles épaules, et un jour elle fit une chute dans les escaliers de la cour. Grands-Pas lui confectionna des cannes, puis un fauteuil à grandes roues qui la mettait presque au niveau de ses interlocuteurs, et des rampes qui lui permettaient d'accéder à tous les niveaux de la maison et de la cour. Les enfants devenus grands venaient désormais avec leurs propres enfants, et Grands-Pas devint insensiblement, avec l'étrécissement de sa foulée, Grand-Pa, tandis que Isabelle était appelée MamiBelle par les tout-petits. Le monde changeait, mais pas le regard qu'avaient l'un pour l'autre les amoureux de toujours.

Claude, le fils aîné, succéda au père dans l'atelier d'ébénisterie. Antoine et ses essayages clandestins, Marianne et son âme flétrie, Louis, Félicie, tous avaient rejoint d'autres contrées plus éthérées depuis longtemps. Mais Charles ne comptait pas sa vie en années ; il la buvait tous les jours dans les yeux d'azur de son aimée. Malheureusement cette soif-là trouva un arrêt brutal un triste matin de novembre, quand, dans la fleur de ses soixante-dix ans, Isabelle émit son dernier souffle, dans un ultime sourire à son mari. Trop de fatigues, pour un cœur bien las déjà... Charles devint fou. Fou de douleur, d'incompréhension, de refus. Amputé de la moitié ensoleillée de sa vie, il plongea dans une nuit devenue hostile et glaciale. Ses enfants accourus auprès de lui ne parvenaient pas à le calmer. Il s'enferma dans son atelier, et fabriqua un cercueil en bois de rose, qu'il garnit de la plus belle soie bleue.



Il ne mangeait pas, ne dormait pas, ne venait auprès du corps de sa femme que pour grincer des dents en pleurant. Le jour de l'enterrement il se tint auprès de la fosse avec un visage fermé, refusant d'assister au service religieux. Même Augustin, ami fidèle, n'obtint ni regard ni parole de sa part. La cérémonie à peine finie Charles partit, et s'enferma dans l'atelier. Personne ne put l'en faire sortir. Des bruits en émanaient, des coups, des frottements aigus de scie. Le jour suivant la porte s'ouvrit à la volée : « J'ai fini la boîte à ouvrage que voulait Isabelle », et il s'en fut comme un furieux en direction de l'église, une masse au bout des doigts. La famille un peu ahurie le suivit de loin, pour découvrir à son entrée dans l'édifice religieux un Grand-Pa qui fracassait à grands coups le retable qu'il avait lui-même fait, en hurlant : « Tu m'as pris ma femme ! Je reprends ce que j'ai construit pour Toi, pour elle ! » et il s'effondra dans les éclats de bois.

A l'hôpital on parla d'hémorragie dans le cerveau. Le grand homme encore puissant qui gisait dans des draps blancs serrait dans ses doigts un ruban bleu, que personne ne put lui faire lâcher. Son côté gauche s'était endormi, mais son cœur battait pleinement dans la violence de sa douleur. Un soir on coucha dans le lit voisin du sien un nouvel arrivant, que l'infirmière d'une voix forte lui présenta : « M. Esnaud, voilà M. Taillefer Augustin. Il a fait une chute à vélo et s'est cogné la tête sur le trottoir. Mais il va mieux ». Augustin ! Le compagnon de toujours, jusque dans ces lieux impersonnels et malodorants... Augustin, qui délirait un peu, et qui marmonnait : « pas le premier, pas le dernier. Tout le reste m'est égal ...»

Claude, dernier visiteur tardif en ce jour finissant, ne comprit pas le sourire entier, et non un sourire tronqué d'hémiplégique, qu'il découvrit sur le visage de son père. Son père, qui ne bougeait plus du tout ; déjà, sans doute, prisonnier plus que volontaire de l'étreinte passionnée de son Isabelle....